

Lettre à un Ami

*La musique est peut-être l'exemple de ce qu'aurait pu être,
s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots,
l'analyse des idées, la communication des âmes.
Marcel Proust, À la recherche du temps perdu.*

Le tourbillon des relations humaines nous amène tous à rencontrer des êtres différents, dont certains sont doués d'une présence forte, rayonnante, qui n'a rien d'écrasant pour les autres, mais contribue à les révéler à eux-mêmes. Claude Michel était de ceux-là, avec force, fidélité, discrétion, enthousiasme et générosité, à tel point que son départ ne peut pas en être un. Aussi, mon cher Claude, c'est à toi que je vais m'adresser aujourd'hui comme je l'ai si souvent fait au téléphone. Ta passion pour la musique, qu'elle soit française ou étrangère, de Milhaud à Vaughan-Williams, en passant par Prokofiev, Hindemith ou les symphonistes américains était indissociable de toi, ce qui est déjà rare, tant nous sommes entourés chaque jour d'artifice, mais tu savais, en plus, la partager.

Je déroge pour une fois, et sans regret ni question, au ton d'un article officiel pour revivre quelques souvenirs qui ne m'ont, ne nous ont pas quittés depuis leur survenue. Je t'ai téléphoné une première fois, mon cher Claude, un soir, fort timidement, en croyant m'adresser, sur les conseils de Gérard Condé, à une association consacrée à Florent Schmitt. Tu en as ri avec gentillesse : « Je ne suis pas une association, mais ce que vous dites m'intéresse ». Tu connaissais toutes ces musiques, tu me parlais d'œuvres que je ne pouvais que lire en partition sans les entendre, et j'avais tant envie de découvertes. Les noms se bousculaient dans notre conversation : Schmitt, Aubert, Roger-Ducasse, Milhaud, Sauguet, Poulenc, Auric, Honegger, Delannoy, Roland-Manuel, Barraine, Arrieu, Rosenthal, Lemeland, Tomasi et tant d'autres. « Vous connaissez Tomasi ? Oui ? C'est étonnant, hein ? Une sorte d'Honegger optimiste ». Toutes ces musiques auxquelles je pensais étaient là, elles me parlaient à travers toi, elles cessaient de n'être que des réalités de papier. Mais qu'avais-je à offrir en retour ? Rien ou presque : une passion, un enthousiasme. Je pensais trouver une bibliothèque, j'ai trouvé un ami. Sans doute, si tu n'avais été qu'un collectionneur jaloux, rien de ce qui a décidé de mon propre cheminement ne serait advenu. Mais tu voulais partager toute cette musique, et c'est ton humanité autant que ta vaste culture (que tant et tant de musiciens professionnels peuvent et devraient t'envier) qui m'ont conduit sur les chemins de ce qui est devenu mon métier. Je ne peux pas dénombrer ici, sous peine de devenir fastidieux, toutes les découvertes que je te dois et que je n'ai jamais cessé de réécouter depuis, avant de les transmettre à mon tour à des élèves, ce que je sais que tu désirais tant.

Mais je te dois plus que cette transmission. Les heureuses rencontres sont rares, et pourtant tu savais les faire naître. « Si tu aimes Louis Aubert, je connais un ami qui habite en Périgord, tu devrais l'appeler, il est spécialiste ». L'ami en question, c'était Alain Joubert, et cette amitié est bientôt devenue la nôtre, dont l'un des fruits, avec la convergence d'autres liens, a été la création de cette association. C'est à travers toi aussi que s'est faite la rencontre avec Claude Tomasi, puis une affection réelle et une collaboration qui ne sont pas près de s'éteindre. Tu as fait partie de ceux qui m'ont poussé à entreprendre tardivement ces études de musique que j'avais repoussées. Je peux bien te le dire maintenant, si tant est que je sois devenu musicien, ce qu'il ne m'appartient pas de décider, c'est à toi que je le dois en grande partie, et je n'ai pas écrit une seule ligne, article ou travaux, dont je ne me sois demandé ce que tu en penserais. Je savais trouver en toi une écoute et une compréhension totales.

Alors, tu comprendras que j'ai beaucoup de mal à te parler au passé. Jamais ce stupide imparfait n'a mieux porté son nom que ce soir. Tu es avec nous et tu y restes, toi qui sais avec discrétion et humilité (vertus de Seigneur trop rares dans le petit monde de la musique) faire se rencontrer les êtres, mettre en avant les idées et les œuvres au détriment de l'orgueil. Combien de mélomanes te doivent de joies sans le savoir, eux qui ignorent que tu as largement contribué aux sorties des enregistrements courageux que le label Timpani a consacré à la musique française : de Gabriel Pierné à Georges Auric en passant par Florent Schmitt ? Bien peu, précisément parce que l'important reste et demeure la joie de la musique et non la publicité d'une action, en tout cas, c'est ce que tu as toujours pensé.

Je souris et je rage en pensant à ces œuvres que nous désirions tous les deux, celles que nous cherchions sans les trouver (ce *David* de Milhaud qui nous est resté inconnu et que je ne pourrai plus découvrir un jour sans penser que j'usurpe une joie qui aurait dû être la nôtre et non la mienne), celles dont nous pouvions parler des heures : la *Symphonie pour cordes et célesta* de Delannoy, *L'Écran des jeunes filles* de Roland-Manuel, *La Tragédie de Pérégrinos* de Pierre Capdevielle, *Hop-Frog* de Raymond Loucheur (dont tu as bien raison de dire que c'est une œuvre à ranger sur l'étagère des très grandes partitions de ballet, dans la lignée de celles d'Albert Roussel) et tant d'autres.

Il n'y a rien en toi du musicologue froid qui dissèque la musique comme un anatomiste, car la musique ne doit pas être entendue, elle doit être vécue dans son cœur, dans sa chair et dans sa vie. On ne saurait être musicien sans être humain, et tu n'as jamais cessé de le montrer, dans ton chemin de tous les jours, d'époux, de père et de grand-père.

Parti, toi ? Non, et moins encore aujourd'hui qu'hier, parce que ta présence est trop chaleureuse, trop vraie pour se limiter au jeu d'apparence qu'est le corps. Tu restes avec nous, et que le mode de cette présence soit maintenant différent ne change rien. Merci, mon cher Claude, merci avec sincérité et simplicité. Plus que jamais la musique nous réunit, et, sans solennité aucune, il nous reste juste à continuer sur l'élan que tu nous montres, et par lequel nous t'aimons.

À aujourd'hui, à demain, à tous les jours,

Lionel Pons
Marseille, Juin 2009